Titre : **LE CRACK** **N° 8** **Novembre 1942**	Référence : **ANCESTRAMIL** **MISCELLANEES** **1939-1945**
Auteur : **Pierre LARDIN** **Gaston FOUILLOUD-BUYAT**	Origine : **Don de Marie-France PERENNEZ**
Référence : **REVUE MENSUELLE DU STALAG 369 KOBIERZYN** **NOVEMBRE 1942** **1ère ANNEE**	Transcripteur : **Marie-France ROBELIN** Date : **Novembre 2008**

Ancestramil

Marie France ROBELIN
Janvier 2009

LE CRACK
REVUE MENSUELLE DU STALAG 369
NOVEMBRE 1942
1ère ANNEE – N° 8
DIRECTEURS : Pierre LARDIN et Gaston FOUILLOUD-BUYAT

VERTU DE L'HISTOIRE

En 1806, dans le temps des pires jours de la **Prusse**, du haut de sa chaire d'université le philosophe **Johann Gottlieb FICHTE** s'écriait : « Rêvons moins de malignité préméditée et de trahison ! L'intelligence et l'incurie suffisent presque partout pour expliquer les évènements ».
Dans ce grands désordres de l'âme et des mœurs qui suivent toujours les effondrements des peuples (et qui non seulement les suivent, mais encore les ont précédés, hérauts le plus souvent inaperçus), ce que **FICHTE** faisait entendre, c'était le jugement d'un haut esprit, fondé sur une vraie connaissance de l'homme et sur un sentiment profond de la perspective historique.
Quels « rêves » peuvent naître de la défaite d'un peuple riche et grand, et qui se berçait complaisamment dans l'idée de sa grandeur et de sa richesse, en vérité nous n'avons pas besoin de recourir aux images du passé pour nous en rendre compte. Il suffit de nous reporter aux jours qui ont suivi l'armistice **du 25 juin 1940** ; il suffit de nous répéter ce qui s'est dit autour de nous (que dis-je ! ce qui parfois se dit encore) ; il suffit de lire depuis deux ans les journaux de langue française qui s'impriment à **Paris** et ailleurs.
Aux jours que nous vivons **nul n'a le droit «d'écouter les « rêveurs »,** et nous Français moins que tous autres. De quelque couleur que soit leur chimère et que ce soit la vénalité ou l'imbécilité qui les inspire, qu'ils lamentent un régime qui ne reviendra plus, accusent des fantômes et suspendent leurs espoirs à des nuées, ou dénoncent notre prétendue corruption, nos anciennes amitiés et d'une ardeur égale se précipitent vers une autre latrie étrangère, - c'est un concert d'hystérie et de bassesse qu'il ne faut recevoir qu'avec mépris. Sauf à des regards puérils ou égarés, nulle trahison n'explique entièrement un effondrement comme le nôtre, nul agenouillement à l'égard des puissants de l'heure ne nous en relèvera ; c'est l'incurie qui mène à l'abîme les peuples qui s'y abandonnent, c'est le retour à l'intelligence qui les en fait sortir.
Au lendemain **d'Iéna**, **FICHTE** douchait de cette vérité froide et claire la Prusse vaincue en proie aux faux prophètes, puis reprenait le cours de son enseignement. Au soir même de **Pavie**, **François 1er**, prisonnier, autorisé à entretenir quelques instants le courrier qui allait porter à la mère la régente, la lettre fameuse « **Madame, tout est perdu fors l'honneur et la vie qui est sauve** »…, lui glissait en cachette le rubis qu'il portait à la main droite, avec mission de le faire parvenir à **Soliman II** : c'était un signal convenu. Et la Prusse intellectuelle, électrisée par les leçons de **FICHTE**, reprenait espoir et vie. Et les Turcs, lançant leurs armées sur Vienne, jetaient **CHARLES-QUINT** dans le désarroi et soulageait d'autant la condition du **ROI** et de la France. C'est que **François 1er**, c'est que **FICHTE** étaient des esprits politiques, au droit sens de ce mot gaspillé et Sali. Ils savaient **que tout temps accordé au passé autrement que pour en peser objectivement les erreurs est stérile**, que tout vain regret est une nouvelle faute qui ajoute aux anciennes et qui enfonce davantage un peuple malheureux dans son malheur. Ils savaient juger des évènements, non point du regard court et trouble de la plupart des hommes, qui n'embrasse jamais que de vaines parcelles d'un monde d'apparences, mais du profond regard que donnent le sens de la durée et la familiarité de l'histoire. De l'examen des siècles révolus, ils avaient retiré ce grand secret qu'il n'y a point dans la vie des nations de période immobile, et que tel présent triomphal peut nourrir en soi les germes d'un affaissement futur, tout de même que telle défaite peut être le tremplin d'où rebondir, comme le clown de Banville, vers les étoiles.
Quand on cherchera plus tard à caractériser cette époque qui se nomme d'ores et déjà « **l'entre deux guerres »,** peut-être ne trouvera-t-on rien de plus significatif à relever que son mépris de l'histoire considérée

comme un enseignement et la frivolité anecdotique et cancanière (à la **REBOUX**) où elle avait réduit cette science, délicate et difficile comme toutes les hautes sciences de l'âme et de la société humaine, mais qu'il n'en est pas moins, au dire d'un expert auquel on ne refusera pas la compétence, **NAPOLEON,** « **le flambeau de la vérité et la destruction des préjugés** ». Alors un chercheur relèvera sans doute qu'environ **1924**, **un congrès d'instituteurs émettait le vœu qu'on rayât toute étude de l'histoire du programme des écoles primaires**, ou si ce petit fait lui échappe (un cas de ces « petits faits vrais » chers à **STENDHAL**, et qui disant tant), du moins découvrira-t-il sous la plume de maint docteur fameux cette méfiance et cet éloignement vis-à-vis de l'histoire : ne fût-ce que dans « **Regards sur le monde actuel** » où **M. Paul VALERY** a montré avec quelle aisance un grand et admirable poète pouvait errer dès qu'il quitte pour les contingences terrestres les régions du pur esprit.

Ce n'est pas ici le lieu de défendre l'histoire, ni de montrer comment qui la dédaigne finit toujours par s'en repentir. On voit très bien ce que ses adversaires lui reprochent et comme ils s'abusent sur son compte : c'est qu'à des cervelles mal meublées ou sans honnêteté elle permet des généralisations hâtives et des leçons qui n'en sont pas. Mais tout de même que l'industrie des médecins marrons ne témoigne point contre la médecine, non plus que l'apostasie de quelques prêtres contre l'existence de Dieu, ceux qui mésusent de l'histoire par témérité ou par intérêt ne prouvent rien que contre eux, et rien contre elle. Du fait de son existence même elle éclaire leurs revues et dénonce leurs sollicitations. Nulle discipline qui soit plus exigeante envers ceux qui veulent la servir. Une longue et intime fréquentation des sources documentaires ; une information, non point limitée à une seule époque mais qui embrasse un long enchaînement d'âges, une intelligence vivante et sensuelle qui s'attache moins à la mécanique des dates exceptionnelles qu'à l'obscure gestation des effets dans les causes (complète, émouvante et merveilleuse comme celle de l'enfant dans le ventre maternel) ; une vaste connaissance de l'homme et de ses secrets ressorts de longs voyages, au moins par l'esprit, à travers les nations ; brochant le tout une sûre qualité d'intuition et une certaine ouverture de l'âme à la poésie, la démarche pédestre de la science et le coup d'aile de l'art – voilà le rare ensemble de travaux et de vertus qu'exige l'histoire de ses tenants pour leur parler comme à livre ouvert.

C'est assez dire que ce privilège n'est pas donné à tout le monde. Mais du moins personne qui par principe s'en trouve exclu : seulement, le « dignus intrare » se mérite. **Ce n'est que notre soumission aux idées reçues,** notre hâte à trancher, notre paresse à connaître et notre sordide égotisme (quand il ne s'agit pas d'égoïsme tout court) qui nous privent du domaine enchanté où le grand **GOETHE** discernait la présence des deux sœurs inséparables, **DICHTUNG UND WARHEIT**, poésie et réalité. A nous de revenir sur nous-mêmes et de faire ce long effort, si dur à nos faiblesses mais si fécond, qui nous introduirait à la connaissance du monde.

Prisonniers, en proie aux misères matérielles et aux misères du cœur, cette prodigieuse compensation nous est offerte que nous pouvons tirer de tant d'infortune l'occasion même de notre élévation. Point de découragement, d'apathie ou d'aigreur, ne « rêvons » plus, au sens où l'entendait **FICHTE**. Si lointaine, la France vient pourtant à nous par les lettres de nos familles et de nos amis, par les œuvres de ses maîtres. **Sachons accueillir ces voix intimes et ces voix hautes**. Faisons taire pour les mieux entendre le bruit de nos dérisoires querelles et dissipons pour les mieux suivre l'obsession sans grandeur de nos difficultés quotidiennes ; a qui sait vouloir sont ici ménagés la solitude et le silence, géniteurs de cette pensée cohérente, personnelle et forte, qui constitue la premières des libertés**. Toute liberté représente une conquête**, et d'abord sur soi-même, dans l'étude et la méditation de l'histoire, forgeons-nous donc notre pensée, et prenons sur notre destin cette éclatante revanche d'en faire l'instrument de **notre liberté intérieure, la seule que nul barbelé ne contraindra jamais.**

Charles Louis LETELLIER

IN MEMORIAM

« Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie
Ont droit qu'à leurs cercueils la foule vienne et prie ».
Victor HUGO

Deux ans déjà se sont écoulés depuis la grande épreuve, et ceux qui sont morts au combat pour que vive la France reposent en paix dans le calme du silence d'un cimetière de campagne. En Lorraine et en Artois, sur la Somme ou sur la Loire, une simple croix blanche, un tertre de mousse sombre rappellent seuls aux passants ce que fut leur sacrifice. Mais leurs noms seront gravés au fronton des héros, et leur mémoire glorieuse impérissable dans le souvenir de la patrie, restera comme un vivant symbole de leur présence réelle.
La nation épuisée panse peu à peu ses blessures ; vaincus, ses fils ont déposé les armes, et la vie, pesamment, a repris son cycle interrompu. Cependant, **en terre étrangère 1 200 000 jeunes** payent encore de leur liberté les erreurs d'une génération, et continuent à supporter le plus lourd fardeau de la défaite. Trop souvent hélas, l'un d'eux miné par la rudesse de l'exil, succombe loin des siens, sans le réconfort d'un regard aimé, sans le soutien d'une ultime tendresse.
Lui aussi est mort pour la France, il a donné sa vie pour un idéal, et cependant aux yeux du monde, emportée par la tornade qui secoue l'Europe, sa fin **restera anonyme** et son nom ne figurera pas en même place sur le martyrologe spirituel de la nation endeuillée ; il est mort en captivité.
C'est à nous, témoins impuissants de leurs misères qu'il appartient de rendre à la mémoire des prisonniers disparus, les honneurs qui lui sont dus. Et dans **chaque stalag**, dans **chaque kommando**, nous devons faire l'impossible pour leur donner une sépulture digne de leur sacrifice.
Mardi 29 septembre avaient lieu dans notre camp les obsèques de deux camarades décédé à **l'hôpital de Cracovie** : **Achille BERNARD**, 30 ans, employé aux messageries « Hachette » à **Paris** du bloc 1 et **Henri PASQUIER**, 25 ans, cultivateur à **Soublecante** (Hautes Pyrénées) du **kommando 1806 F**, tous deux célibataires.
Des 15 heures une délégation de 30 sous-officiers du stalag gagne au pas cadencé, dans un ordre parfait, le petit **cimetière de Kobierzyn**. La campagne est empreinte d'une douce mélancolie et la nature tout entière semble se pencher maternellement au passage du cortège, pour adoucir la peine de ces hommes, figés dans leur rudesse.
Un camion de la Croix-Rouge allemande amène les deux cercueils recouverts du drapeau tricolore, portés par six volontaires, ils passent lentement devant la double haie de la délégation française qui salue ; plus loin une section allemande commandée par un oberleutnant présente les armes et rendent les honneurs.
Le petit cimetière polonais, avec ses pauvres tombes paysannes, plantées sans aucune symétrie, nous apparaît comme un de ces tableaux touffus du peintre **Hubert ROBERT**. Cà et là des buissons épineux, des arbustes chétifs ont poussé à l'aventure, donnant au décor un aspect irréel et fragile d'où se dégage une grande douceur.
Cinq couronnes offertes par les autorités allemandes et les prisonniers français sont déposées sur les dépouilles mortelles.
En quelques mots, l'homme de confiance du bloc et un délégué du **kommando 1806 F**, rendent un émouvant hommage à la mémoire des disparus.
Minute poignante, les corps sont descendus lentement dans leurs tombes, et, devant ce sable fraichement remué qui recouvrira tout à l'heure les restes de nos camarades, une émotion intense s'empare des assistants.
Il semble alors qu'il n'y avait plus ni vainqueurs ni vaincus, mais des hommes douloureusement impressionnés par les leçons de cette cérémonie.
Un dernier salut, et le vieux fossoyeur polonais ramène lentement la terre, scellant à tout jamais le tombeau des deux premiers morts du **stalag 369**.
Cette journée laissera à chacun un impérissable souvenir. Mais lorsqu'en bon ordre nous regagnons le camp, un grand regret nous étreint le cœur, car nous nous sentons impuissants à atténuer la douleur de ces mères, de ces sœurs, de ces fiancées, qui dans un petit village de France, ne connaissent pas encore le malheur qui les frappe, et attendent patiemment le retour de celui qu'elles ne reverront plus.

Gaston FOUILLOUD-BUYAT

LA VEILLEE SCOUTE

Visages ouverts, regards droits, lèvres souriantes, les scouts reçoivent tout le clan du **bloc 2 Est,** là accroupi ou mieux, tapi aux aguets. Quelle est donc sa proie ? Vous tous qui assistiez au feu de camp du **20 août**, l'ignorez-vous encore ? Cependant, vous êtes venus comme nous, en prisonniers accomplis, avec votre scepticisme de poche et votre trousse de narquoiserie. Oui, mais vous avez négligé de laissez votre sympathie

au gite. Imprudents ! Le clan a pris l'affut vous dis-je. Il vous assaille avec sa gentillesse, sa chaleur, sa simplicité. En un tournemain, ironie, scepticisme se volatilisent. Les scouts s'approprient irrésistiblement votre sympathie : vous êtes cambriolés. Alors, que faire du critique grincheux devant de pareils lurons ? Au diable pince-nez, barbiche et cravate à système, amusons-nous.
Les scouts, d'un bond se dressent, d'un cri lancent leur garde-à-vous et projettent en avant le meneur de jeu. Curieux garçon ! De haute taille, catapultant ses membres interminables aux quatre points cardinaux, irradiant la belle à humeur, à coup sur il est tombé du ciel, avec son visage séraphique, ses yeux clairs et ses joues frottées d'un nuage de barbe. Prenons à pleins bras la gerbe de chants de route de vieux airs français qui nous est offerte. Nos hôtes y ont piqué des jeux mimés. Le radeau de la méduse battant pavillon de la faim, tangue et roule devant nous yeux amusés, énormes coutelas, os gigantesque, lambeaux sanguinolents nous donnent la chair de poule. Bigre, si les acteurs s'en apercevaient, nous y passerions tous, mais cette effroyable curée se termine sur une boutade. Les rires fusent. Ils formeront, jusqu'à la fin, le fond sonore de la réunion. Notre coryphée enchaine, pétulant. On rit franc, on rit frais, bouche fendue par la jeunesse. Mais non, ne claquez pas des mains ! Applaudissez à la manière scoute, en scandant diverses onomatopées, ban du chemin de fer, ban de la soif, personne ne rechigne, chacun s'abandonne à son plaisir. Un roi moyenâgeux trucide sa fille et nos gaillards en font une farce désopilante, les choreutes attaquent un canon bien réglé, puis un chant slave nous ramène à la réalité. Juché sur ses échasses, le séraphin barbu enjambe les mers et nous enrôle de vive force dans un orchestre américain : évasion dans l'espace d'hommes parfois mornes, il fait d'alertes adolescents qui glisseront jusqu'à l'exubérance enfantine, évasion dans le temps. Notre esprit ne souffre pas de barbelés. Enfin la veillée se termine par un acte de foi en la vierge Marie. Purifiés, nous sortons de ce charmant divertissement comme d'un bain d'eau lustrale.
Fort bien, diront certains réalistes, mais les elfes n'ont pas brulé la plus petite brindille. Vraiment ? Et cet entrain pétillant comme une flamme, et cette joie vous enveloppant de sa chaleur ? Haut, clair, brillant, c'était un vrai feu de camp. Il s'est éteint, nous laissant au cœur la cendre d'un regret : celui de n'être pas scout. Remercions nos amis de cette heure d'oubli. Comme le leur demande le **général Clément GRANDCOURT**, ils ont su faire du possible avec l'impossible.

André MOUTON

LE SYLPHE

Ni mangé, ni bu,
Je suis le lutin
Au poids incertain
Le sylphe ténu

Ni pensé, ni lu
Tout est si lointain
Au cerveau déteint
Le vide absolu.

Ni vu, ni mangé
L'estomac léger
Et l'âme indécise

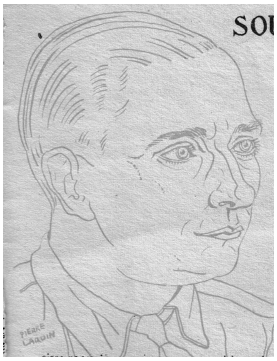
Ni lu, ni pensé
Ce rêve insensé
Avoir deux chemises.

P. MAUREL
Décédé en captivité
au camp de Ziegenhain

LA GALERIE DES PORTRAITS

Marie France ROBELIN
Janvier 2009

SOUS-LIEUTENANT EPPE
CHEF DU BLOC II



Pierre LARDIN

En l'an de **grâce 1930**, dans une caserne de **Rennes**, le **sergent EPPE** tentait de révéler à **l'élève caporal GENDRON,** les fallacieux attraits d'une théorie bien comprise. Douze ans ont passé, dans un camp polonais, le **sous-lieutenant EPPE**, dont l'embonpoint a suivi une courbe proportionnelle à ses galons, s'acharne à inculquer au même **GENDRON** devenu adjudant chef secrétaire, les mystères insondables d'une sacro-sainte paperasserie, immuable sous toutes les latitudes, remarquable exemple d'opiniâtreté pédagogique.
Né en **Normandie**, il y a quelque 32 ans, notre chef de bloc vint de bonne heure se fixer en Bretagne. Les deux provinces ont laissé en lui une empreinte profonde ; persévérant et têtu, il sait ce qu'il veut et il ne lâche pied que lorsqu'il a obtenu satisfaction, il est Breton. Par contre, lorsqu'il se débat au milieu d'embarrassantes tractations avec les autorités supérieures, il reste évasif et prudent : « p't'être ben qu'oui, p't'être ben que non » et son inaltérable sang froid décourage les plus obstinés : il est Normand.

Rondouillard et aimable, l'œil vif, le cheveu rare, il se redresse et ne perd pas un pouce de bataille. Sa figure réjouie, riche en couleurs, semble sortir tout droit d'une réclame de phosphatine pour adultes. Allez donc vous plaindre du ravitaillement avec une tête pareille !
Généralement de bonne humeur, il traverse un moment critique au début de la journée : c'est l'heure du réveil. Il a la mauvaise habitude de se lever du pied gauche ; mais cette amertume matinale se dissipe rapidement, et lorsqu'à 8 heures « **César** » passe la revue de ses troupes, il a repris son sourire et sa réconfortante placidité.
Ancien enfant de troupe, il est resté soldat dans l'âme, mais il a su se dépouiller de cet esprit de caserne, reproché tant de fois à certains sous-officiers de carrière butés dans leur traditionnaliste.
Officier à 30 ans, il a connu une ascension rapide mais quand on prend du galon on s'en saurait trop prendre, et il compte bien ne pas rester là. Maints généraux illustres ont suivi la même filière.
« L'homme vit d'espérances et puis de souvenirs ». Philosophe, le **sous-lieutenant EPPE** s'accommode de cette maxime, et attend patiemment l'aube d'une carrière nouvelle, toute constellée d'innombrables galons et de décorations glorieuses.

G. FOUILLOUD-BUYAT

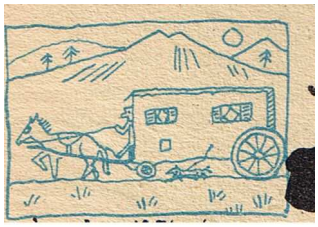
CHASSE-CROISE

Au « crack » ça ne va pas, il y a de **l'eau dans le gaz et le torchon brûle** entre la rédaction et les services de dessin. Tout le monde veut imposer sa façon de voir et réaliser (à son profit évidemment), le commandement unique. Des mots aigres doux ont été échangés, des gestes esquissés. Le directeur artistique reprochait au rédacteur en chef de n'avoir aucun goût pour la mise en page ; piqué dans les œuvres vives de sa susceptibilité professionnelle, celui-ci répliqua vertement, traitant son collègue de pédant, fossile, barbouilleur, tout juste bon pour la refonte des vieilles cloches. Les choses auraient pu mal tourner, si **trique-trak** qui avait vu la scène par le trou de la serrure, n'était intervenu et n'avait proposé une épreuve digne du jugement du **grand roi SALOMON**.
Pour trancher le différend, il fut donc convenu que dans ce numéro, on intervertirait les rôles. L'essai ci-dessous a été écrit par les dessinateurs et dessiné par les rédacteurs. Nos lecteurs seront seuls juges, et apprécieront comme il convient les résultats obtenus.

LE ROMAN D'UN ARTISTE par Pierre NIDAL (grand prix de Rome de la Brique creuse)

Ancestramil

Marie France ROBELIN
Janvier 2009



Je suis nai en 1874 dans un village des quarpates dont j'ai oublié le nom, mes parents très fortunés étaits de grans voyageurs.



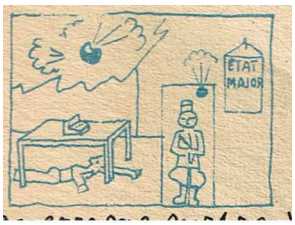
très jeune javais de grande dispositions pour le dessein et me con sacrais à la painture. J'étais souvent l'objet de l'admirassion des poules et mes heuvres ont été vus de tous…



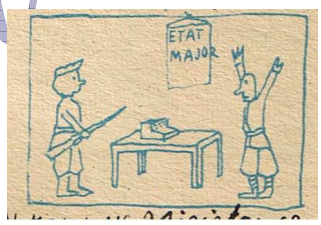
A 21 ans, bon pour le sairvice, je fis mes 60 mois den un régiment d'élite



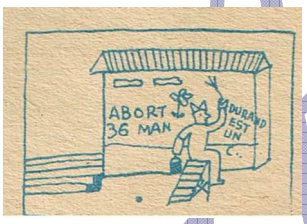
a 29 ans je trouve une fame charmante douce et bone mainagère qui n'avai pas sa pareille pour maître les petits plats dans les grands.



La guerre me surprend en plaine lune de mielle. pendan 9 mois je fis les tourreman de mes cheffes par ma prudance et mon hart du camouflage



Après une raisistance éroïque, je fus contrains de rendre mes arme à lenemi et j'ais été bien embêté



Au bou de 2 ans de cap tivité, mes gardiains admiran mes talans me donnèrent des travos d'hart à exécutter.



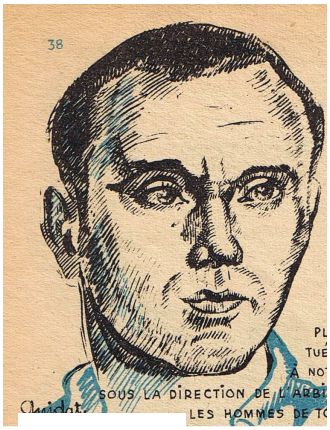
enfin aprais 27 ans de guère, je suis rentrai chai mois et je fini mes jour entouré du raispect et de la considairation de mes arrières petis enfans.

Illustrations de **BOULLOU-FOULAT** rédacteur en chef du « Grand-Orient-Express. »

FINALE DE LA COUPE

Marie France ROBELIN
Janvier 2009

LORRAINE BAT PARIS-ILE DE FRANCE PAR 3 BUTS A 1



Capitaine

Culbutant notre pronostic, mais confirmant celui de la plupart des sportifs, l'équipe de Lorraine a nettement battu les Parisiens. Ce match retardé par le mauvais temps et joué sur terrain encore gras fut cependant très intéressant de bout en bout, les représentants de la capitale ne s'avouant jamais vaincus.

A trois heures précises, les équipes font leur entrée sur le terrain, très applaudies par un nombreux public, le bloc 1 étant venu renforcer les rangs des habitués. La Lorraine joue en bleu et Paris en blanc. Après la présentation des joueurs notre chef de camp, le **lieutenant EPPE** qui préside le match, les équipes s'alignent sous la direction de l'arbitre de la 3 F.A. : **M. CARNEC.**

Les hommes de **TOMAZOVER** partent tout de suite franchement à l'attaque, mais les shoots au but sont rares, peu dangereux et **FOURNIL** n'a pas à s'employer. Vers la 10ème minute un beau centre de **VERFAILLIE** vient toucher le bras de **LEFEVRE**, d'où pénalty, peut-être un peu sévère, mais juste, et **ROUSSEAU** marque malgré un beau plongeon de **FOURNIL**.

PARIS 1 ; LORRAINE : 0

Les Lorrains accusent le coup et, pendant quelques minutes l'équipe semble un peu désemparée ; mais heureusement cela ne dura pas, car voici une belle descente de la ligne d'attaque bleue et **YUNG**, dernier possesseur de la balle, place un beau shoot en coin qui bat **LOUBRIAT** sans rémission.

PARIS 1 ; LORRAINE : 1

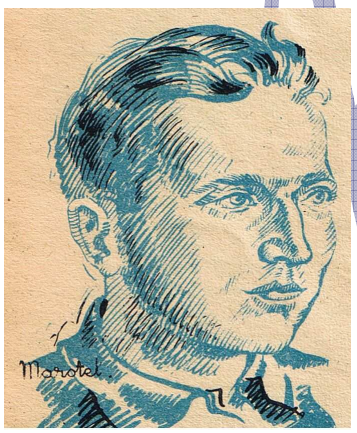
Ce but change tout à fait la physionomie de la partie qui sera maintenant et jusqu'à la fin à l'avantage des Lorrains. Ceux-ci dominent leurs adversaires dans toutes les lignes. **LOUBRIAT**, dans les bois parisiens, fait de son mieux mais semble en difficultés avec les lois de l'équilibre et glisse à chaque sortie Sur l'une d'elles, a dix mètres de ses bois, il tombe et la balle lui échappe ; **RAYNAUD**, qui a suivi, la place sans difficultés dans les filets. Peu après c'est la mi-temps.

LORAINE : 2 ; PARIS : 1

Dès la reprise, rien de changé, les Lorrains sont à l'attaque et la défense parisienne a bien besoin de **TOMAZOVER** replié pour empêcher le score de s'aggraver. Cependant, sur une nouvelle glissade de **LOUBRIAT, SERRE** parvient à pousser une nouvelle fois la balle dans les filets.

LORRAINE ; 3 ; PARIS : 1

Le score est maintenant acquis, malgré un ultime effort des Parisiens dans les dernières minutes où nous voyons toute l'équipe à l'attaque ; il y a lieu de noter un beau shoot de **DESMET** des trente mètres qui vient s'écraser sur la barre.



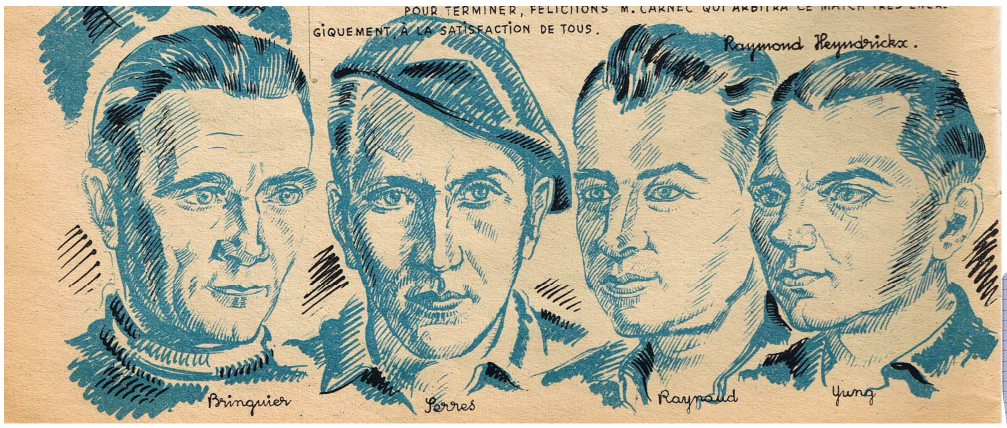
La fin est sifflée. Les Lorrains se rassemblent au centre du terrain où le **lieutenant EPPE** remet la coupe à leur capitaine **GUIDAT** qui a le sourire et qui, très sportivement associe **TOMAZOVER** à son succès bien mérité.

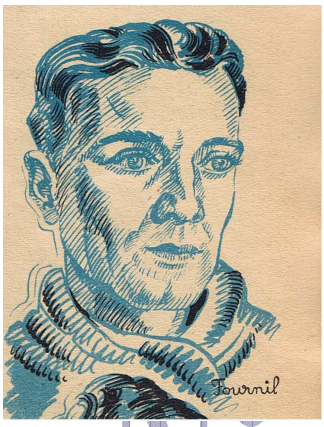
C'est en effet l'équipe la plus complète qui l'emporte ; tous ses joueurs sont à féliciter particulièrement la défense qui fut excellente, **GUIDAT**, toujours lui-même et « l'ancien » **BRINGUIER** qui sut organiser son attaque et lui faire jouer du beau football. A Paris, l'ensemble nous a déçus, les arrières manquèrent de dégagement et les autres ne surent jamais s'organiser malgré les beaux efforts de **TOMAZOVER, DESMET** et **LECAUCHOIS**.

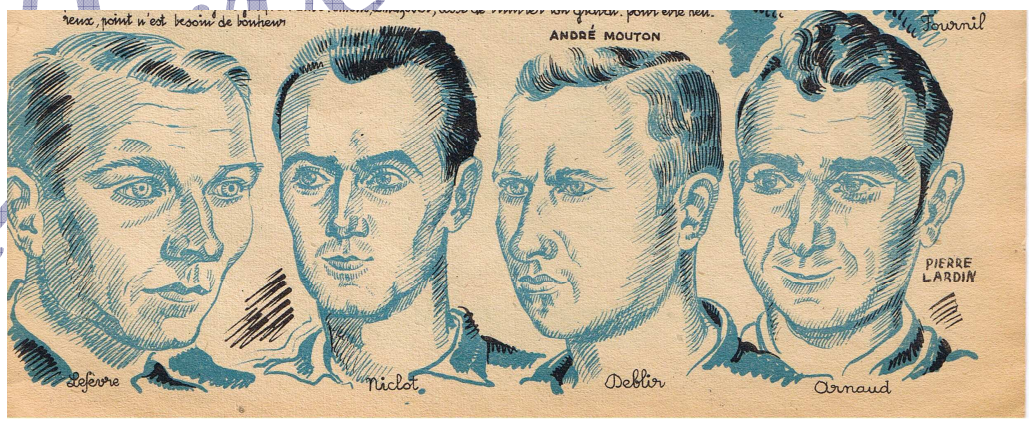
Pour terminer, félicitons **M. CARNEC** qui arbitra ce match très énergiquement, à la satisfaction de tous.

Raymond HEYNDRICKX

JOUEURS







LA COUPE ET LES LEVRES…

Sur la touche, le hasard m'a donné pour voisin un garçon petit, malingre et grelottant, avec une barbe chétive qu'il se garde de raser probablement de peur de la décourager. Sans aucun doute, c'est un sportif, un vrai, mais qui aurait dédaigné d'hypertrophier ses muscles, pour s'adonner à la contemplation. Il s'est tourné vers mon tas de couvertures et lui a dit : « **Paris perdra** –son gal-keeper n'est pas cramponné. **LECANCHOIS** aurait dit jouer back, et il n'y qu'un forward : **DESMET** ». Impressionné par l'obscurité de ce langage, je hochai doucement la tête, ce qui n'a jamais compromis personne.

La coupe se tient, hiératique, sur un trône écarlate. Elle est faite d'une matière précieuse entre toutes. De l'argent ? Peuh ! Du vermeil ? Fi ! De l'or ? Non. **Du bois, du bon bois bien sec**. Si l'on songe que l'artiste qui la façonna n'avait pour gouges et ciseaux que son adresse, sa ferveur et sa volonté, on ne peut qu'admirer.
Hurlements ! Pour la troisième fois, les Lorrains ont violenté le but parisien. Ce soir, son gardien aura les yeux battus. D'ailleurs, il a un faible pour l'horizontale. La foule exulte. Les gars de la capitale n'ont pas sa faveur. Qu'ils se consolent, cette fille à la cuisse légère, elle leur reviendra. Mon voisin ne manifeste aucun sentiment. Il juge froidement, sans passion, il compte les coups, un vrai sportif, je vous dis.
TOMAZOVER, « **GEGENE** » et **LECANCHOIS** se collettent furieusement avec l'adversité, mais la garce à la vie dure. « **DOUDOU** », lui, se promène languissamment le long de la touche et répond par une mimique navrée aux farouches exhortations de son capitaine, menacé par l'asphyxie. « De l'air, de l'air » halète-t-il au vénérable **FESSELET** qui n'en peut mais. Il y a bien **RIGELL**, oui mais **RIGELL** n'a pas trop de toute son attention pour surveiller la grâce de ses attitudes ; alors, s'il lui faut en plus jouer au football, non, que voulez-vous, cela devient du surmenage. Il est agaçant, à la fin, ce ballon qu'on lui envoie avec une insistance déplacée.
Et chaque minute qui coule tasse un peu plus la haute silhouette de **RENAC**, le président de l'Amicale parisienne. Pour les uns, le calice, pour les autres toute la vie. Tout près de lui son ennemi intime, **LAVIER**, le minuscule président lorrain, rit d'une oreille à l'autre. Il semble soulevé de terre, empoigné aux chevilles par la joie.

Du côté des nouveaux croisés, tous font merveille. Ils sont portés par l'aile de la victoire. **GUIDAT, NICLOT, DEBLIR** se multiplient. Les défenseurs, d'un gabarit imposant, se font respecter. **SERRE** songe qu'un accident est bien vite arrivé, alors, pas d'imprudence n'est-ce pas ?
Enfin, l'arbitre lance un ultime coup de sifflet qui déchaîne une tempête d'applaudissements ; le sort en est jeté. « **Qui s'y frotte s'y pique », Messieurs de Paris** ! Ruée de la foule sur le terrain, reflux puis nouvel élan. Les joues du **lieutenant EPPE**, vermillonnées de frais resplendissent. Il serre toutes les mains qu'on lui tend. Sourire immuable, regard pervenche. Les deux capitaines s'étreignent. Baiser ou morsure ? On ne sait, tant il est vrai que rien ne ressemble plus à un bleu qu'un suçon. **HEYUDRICKX**, grand prophète, affiche l'air entendu du monsieur qui en sait long. Peu s'en fallut que ses prévisions fussent exactes. Il eût suffi que Paris gagnât… notre aumônier est là, lui aussi. Il est Lorrain et voudrait qu'on le sache, mais l'émotion lui a coupé la parole (Mon père, je m'accuse d'avoir menti). **LAVIER** a disparu, enlevé en plein ciel par la gloire, tandis qu'on emporte **RENAC**, pantelant.
Je me tourne vers mon savant voisin, déjà occupé à tirer la leçon des évènements et n'y tenant plus lui demande : « Etes-vous lorrain ou parisien ? » Dédaigneux, il me répond : « Ni l'un ni l'autre, mon vieux, moi, je suis du bloc 1. »

André MOUTON

UN RENDEZ-VOUS D'AFFAIRES

NOUVELLE INEDITE

D'ANDRE MOUTON

Il était, ce matin-là, de fort méchante humeur. Le voyage d'affaires, qu'il avait souhaité bref, s'allongeait d'une démarche inattendue. La veille, alors qu'il revenait à l'hôtel après avoir vu le dernier client, une communication téléphonique avait tout remis en question. Un personnage, au nom presque inintelligible, désirait sa visite, pour le lendemain, afin de conclure un marché insignifiant. Pour comble d'infortune, ce fâcheux résidait à **Raon-l'Etape**, petite ville incolore que son itinéraire avait voulu ignorer. Le court séjour

passé à **Gérardmer** avait été fructueux ; aussi s'était-il promis de rompre avec les soucis, pendant quelques heures. **Plombières** n'était pas loin. On y passe de joyeux moments d'ordinaire outre l'arsenic de ses eaux, la petite station a d'autres attraits, bien connus du voyageur. Il faut renoncer à cet aimable projet pour aller discuter prix escompte et délai de livraison avec un businessman de chef-lieu de canton. La peste soit de l'importun !

Décidément, ce contre-temps l'irrite plus que de raison. Pourtant le ciel fait de magnifiques promesses. Parti de bon matin, il écoute chanter le moteur de sa petite voiture cependant que la route accourt, droite et lisse, au devant du capot étincelant. **Gérardmer**, qu'une publicité avisée nomme à juste titre « **La perle des Vosges** », n'est plus qu'un jouet d'enfant dans le rétroviseur. Le **Hohnneck** et **le col de la Schlucht** l'enchâssent de leurs masses sombres. Les premiers rayons de soleil versent sur les pentes des coulées d'or roux, tandis que l'ombre s'ourle d'améthyste. Allons, la vie est bonne fille, bien que **Raon** et **Plombières** soient aux deux pôles. Les pensées de notre gaudissart s'ensoleillent, elles aussi bah ! De nos jours, les kilomètres se sont amenuisés. Il aura tôt fait de lâcher son raseur et oubliera sa déconvenue à **Lutzelbourg**. Il y connaît un fin « **relais de gueule** » baigné par l'eau rapide d'un ruisselet. La pétillante maîtresse du lieu possède, entre autres talents, celui de préparer les truites grillées aux amandes, avec un réel génie. La sveltesse d'un flacon de Riesling et l'harmonieuse rondeur des hanches de l'hôtesse formeront un heureux contraste que notre homme dégustera à petits coups. Ne se targue-t-il pas d'être, comme **HORACE**, un pourceau du troupeau **d'EPICURE** : un sourire l'éclaire, maintenant.

Rapide regard sur la plaque d'entrée de ce pays : **Bruyères**… **Bruyères** ? Mais n'était-ce pas là qu'il avait rejoint son corps en septembre 1939 ? Et cette rivière pépiante, mais oui, c'est la Vologne !... **septembre 1939**, comme c'est loin déjà. Combien d'années ? Dix !... et l'oubli qui paraît en ajouter d'autres. Le voyageur soliloque, en surveillant machinalement route et tableau de bord. Depuis cette époque malheureuse, jamais ce pays ne l'a revu. Un coup de téléphone, assez mystérieux, l'y ramène par hasard. A quoi bon ranimer une mémoire engourdie ? Toutes ces choses ne peuvent plus l'émouvoir. Passons. La petite ville est traversée, la route s'offre à nouveau devant lui. Déjà une autre localité : **Brouvelieures**, un bourg qui n'a même pas la coquetterie de se mirer dans la Mortagne pourtant toute proche. Dans quelques minutes **Rambervilliers** sera en vue. « **Ramber** » ! Tout près de là commencèrent les interminables années de captivité. Tiens, il n'y avait jamais songé : pendant dix mois, cette funeste aventure, commencée en **septembre 1939** à **Bruyères**, traina sa pale existence en Alsace, de village en village ; elle se morfondit, l'hiver, dans des trous glacés devant la ligne Maginot pour venir mourir en **juin 1940**, à quelques lieues de l'endroit où elle était née. Curieux caprice du sort ! Voilà **Rambervilliers** et son « stade de la liberté » où, suprême ironie, il prit son premier sommeil de prisonnier. Quelques maisons montrent encore les cicatrices des blessures que les bombes leur portèrent. Sa conduite intérieure, du dernier salon, attire les regards des braves Rambuvetais. Evidemment, l'aérodynamisme **de 1940** parait déjà archaïque auprès des nouvelles carrosseries ovoïdes. Encore vingt kilomètres et **Raon-l'Etape** lui donnera le mot de la petite énigme téléphonée. Avant ce but, il faudra escalader le **col de la Chipotte**. A l'évocation de ce nom, et bien qu'il s'en défende, les souvenirs l'assaillent, le harcèlent, ne le lâchent plus. La soie noire de cet asphalte bruissant sous les roues, il l'a foulée de ses godillots poussiéreux, harassé, traqué, se traînant la nuit, se terrant le jour. Heures de souffrance morne, âcre remugle de crasse et de sueur, plomb de la tristesse sur les nuques ployées. Depuis lors, des écrivains ont travesti cette amertume grisâtre de mots lumineux, claironnants ; on a parlé d'épopée. A ce rappel, ses lèvres esquissent un rictus désabusé. Non, franchement, la gloire n'était pas de la fête. Mais voici les premières rampes de **la Chipotte**, débrayage, changement de vitesse, le moteur prend une voix de baryton. Et brutalement, un autre souvenir jaillit, précis, lancinant.

Non loin de là, **en juin 1940**, un sérieux engagement eut lieu. Mais ne sommes-nous pas **en juin** ? Décidément, cette randonnée imprévue se transforme en pèlerinage. La mémoire du voyageur lui restitue maintenant l'affaire avec une placable netteté. Il se revoit, allongé au pied d'un grand orme entouré de jeunes chênes, en bordure de la route, fusil-mitrailleur au creux de l'épaule, il vide chargeur sur chargeur. Les uniformes verts s'agitent à quelques centaines de mètres, les « Mauser » deviennent bavards mais le F.M. a la langue bien pendue, lui aussi, cependant, les choses se gâtent et les miaulements des balles emplissent les

oreilles. Plaqué au sol, la tête rentrée dans les épaules, le tireur lâche ses rafales d'un doigt nerveux. Des camarades, allongés près de lui semblent s'agripper à la terre meuble. Hélas, c'est au contraire la terre qui, déjà, s'agrippe à eux. Une branche basse fauchée net, s'abat sur son casque et l'engourdit à demi. Il songe rapidement au cimetière qui se trouve derrière lui, tout près. Il l'a entrevu tout à l'heure, avant d'installer sa position. Des petits chasseurs comme lui, y dorment depuis l'autre guerre, la « Grande ». Ira-t-il prendre part à leurs conciliabules nocturnes ? Des projectiles se fichent à moins d'un mètre de son arbre. Sale histoire ! Et tout à coup, l'ordre arrive. Une fois de plus, il faut décrocher, se replier, fuir. En quelques bonds, le sergent rejoint un camion, s'y entasse avec d'autres rescapés et le lourd véhicule s'ébranle vers **Rambervilliers**.
La partie est remise ? Non, elle est jouée. Un dicton familier lui vient aux lèvres : « **Attendez-moi sous l'orme** », formule des rendez-vous manqués. Il y était, lui ; c'es la mort qui a posé le « lapin ».
Un rire silencieux secoue le conducteur de la petite voiture parvenue au sommet du col ; il se carre d'aise sur son siège. L'endroit approche ; voici le cimetière des chasseurs, la stèle commémorative ; il adresse une pensée recueillie à ceux qu'il aurait pu rejoindre.

Son orme ne doit plus être loin. Oh ! Il le reconnaîtrait entre cent. Pensez donc, un grand diable d'orme, seul, au mitan d'une chêneraie. Mais oui, le voila, l'animal ! Les jeunes chênes ont grandi, bien sûr, mais il les domine encore. Cinquante mètres les séparent l'un de l'autre. Hein, quoi ? Hallucination, folie ? Un uniforme vert, là, derrière l'arbre ! Brusquement l'inquiétante silhouette bondit sur la route, un fusil à la main ; la voiture lancée gémit, freinée à bloc. Les pneus hurlent. Un coup de volant désespéré et c'est le choc percutant contre le grand arbre…

La petite voiture achève de se consumer doucement ; arraché de son siège par la violence de la collision, l'homme d'affaires, l'ancien « **diable bleu** » git sur le talus, bras en croix, yeux clos, visage tourné vers le ciel. Près de lui, un genou en terre, le garde-chasse cause involontaire du drame, contemple gravement ces traits figés que le pouce de la camarde a déjà modelés pour l'éternité.
Dix années avaient passé depuis le premier rendez-vous. « Attendez-moi sous l'orme »… Elle savait qu'il reviendrait.

André MOUTON

Ancestrami

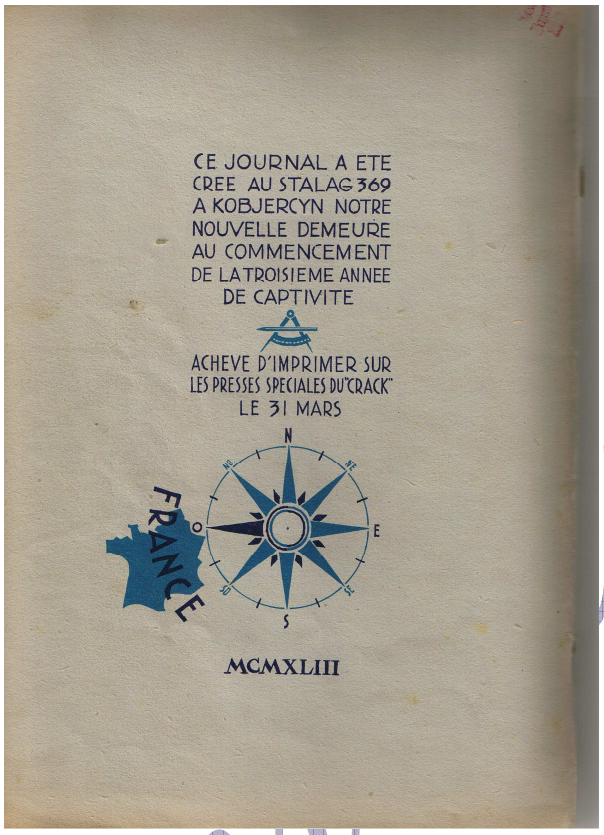
LES COLLABORATEURS DU « CRACK »
PAR ROMRAY

Marie France ROBELIN
Janvier 2009

LES COLLABORATEURS DU "CRACK"

PAR ROMRAY





Ancestramil